

PER
Z-5220

**LA LITTÉRATURE
AUX BREVETS DE CAPACITÉ**



**BREVET ÉLÉMENTAIRE
PROGRAMME DE 1925-1926**



**CONGRÉGATION DE NOTRE-DAME
MONTREAL**



Bibliothèque Nationale du Québec

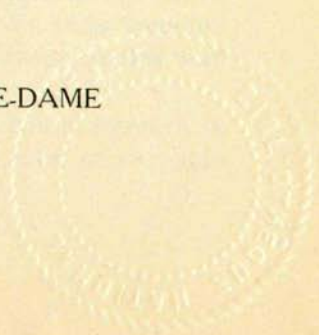
LA LITTÉRATURE
AUX BREVETS DE CAPACITÉ



BREVET ÉLÉMENTAIRE
PROGRAMME DE 1925-1926



CONGRÉGATION DE NOTRE-DAME
MONTRÉAL



LA SAINTE VIERGE

Nous répétons à chaque anniversaire l'oracle de Pie IX : « Marie est plus belle que la beauté. » Telle une humble enfant de la France a pu la contempler au lendemain de ces fêtes célestes du 8 décembre 1854.

« Elle était de taille moyenne, elle semblait toute jeune; elle avait la grâce de la vingtième année; mais, sans rien perdre de son exquise délicatesse, cet éclat, fugitif dans le temps, avait en Elle un caractère éternel. Bien plus, dans ses traits aux lignes divines se mêlaient en quelque sorte, sans en troubler l'harmonie, les beautés successives et isolées des quatre saisons de la vie humaine. L'innocente candeur de l'enfant, la pureté absolue de la vierge, la gravité tendre de la plus haute des maternités, une sagesse supérieure à celle de tous les siècles accumulés, se résumaient et se fondaient ensemble, sans se nuire l'une à l'autre, dans ce merveilleux visage de jeune fille. À quoi le comparer en ce globe déchu, où les rayons du beau sont épars, brisés et ternis, et où ils ne se rencontrent jamais sans quelque impur mélange? Toute image, toute comparaison serait un abaissement de ce type indicible... Ce n'est point avec les lampes de la terre que l'on peut faire voir, et pour ainsi dire, éclairer les astres du ciel. »

HENRI LASSERRE (*Notre-Dame de Lourdes.*)

LECTURE

PORTRAITS DE TROIS PETITES MARIONNETTES

Il y avait une fois trois petites marionnettes... Elles vous adresseront trois petites révérences. Et puis vous ne les verrez plus. Mais, plus favorisé, je continuerai de les voir chaque jour.

De la première, j'ai reçu une leçon, une bonne leçon, à la promenade. Je ne la cherchais pas, je vous jure, et j'en suis encore humilié.

C'est une petite fille, un petit bout de petite fille de rien du tout, pas plus grande que ça, et encore ! Vous la connaissez ? Vous ne la connaissez pas ? Que je vous plains de ne pas connaître Paulette ! Je vous la présenterai, ou plutôt je vous présenterai à elle, parce que les grandes personnes, aujourd'hui on en trouve tant qu'on veut, tandis que les enfants, chacun sait qu'il n'y en a plus. J'ignore comment Paulette vous accueillera, peut-être bien, peut-être mal, peut-être les deux à la fois. . . Tâchez de lui plaire, cela vaut mieux. Autrement, elle vous arrangera comme elle m'a arrangé.

Pour que vous compreniez toute son impertinence, il faut que je vous dessine en quelques traits son portrait.

Dix ans, une longue chevelure annelée, châtain-foncé avec des reflets dorés, de grands yeux bruns, à la fois câlins et profonds, où court sans cesse un point d'or mystérieux, qui ne se fixe jamais, un petit corps souple et mince, et des mouvements toujours gracieux : pas moyen de la faire tenir tranquille, et quand elle marche on dirait qu'elle danse. Je suis peut-être partial parce que je suis en colère depuis l'humiliation qu'elle m'a infligée. Alors je n'en dis pas assez de bien sans doute. Ajoutez-en, afin de rétablir la vérité.

Nous nous sommes beaucoup promenés ensemble. C'est un petit compagnon qui ne redoute rien et qui même a la coquetterie des passages les plus difficiles. Il n'en manque pas dans nos montagnes. Quand je l'ai hissée, non sans peine, sur un rocher solide, après un couloir glissant, c'est pour m'entendre dire : — Veux-tu que je t'aide ?

Nous fûmes surpris un jour par une pluie torrentielle et nous nous réfugiâmes sous un gros châtaignier. Elle avait, malgré sa bravoure, un tantinet peur de l'orage.

— Il ne s'en ira pas, bien sûr ? me dit-elle.

— Qui ça ?

— Le châtaignier ?

Je l'avais recouverte de ma pélerine où elle disparaissait tout entière, sauf sa petite figure. D'une feuille, une goutte lui tomba sur le nez, elle se mit à rire. Et ce fut son rire qui la rassura.

Une autre fois, toujours à la campagne, elle courait en avant de moi. Ses boucles déjà longues rythmaient sa course.

Elle s'arrêtait pour cueillir une fleur, de l'herbe, de la terre même, et portait le tout à son visage. On eût dit qu'elle voulait s'emparer à cinq ans de l'univers entier. Quand elle est revenue vers moi, elle m'a déclaré :

— Papa, j'aime le monde.

— Tu aimes le monde ?

— Oui, j'aime tout.

Elle aime tout : c'est bien cela. Elle se précipite dans la vie comme dans notre jardin qu'elle veut respirer tout entier. Encore n'en est-elle pas rassasiée. Cette avidité, délicieuse à surprendre, quelquefois me fait peur. Comment se contenterait-elle d'un sort ordinaire ? Je lui voudrais un sort tout doré. Mais il ne la comblerait pas davantage. Nos promenades me l'ont bien montré. Elle m'avait fait descendre un jour dans un ravin au fond duquel elle avait aperçu des oeillets sauvages, de minces oeillets roses perchés sur de longues tiges. C'était beaucoup de gymnastique pour une maigre cueillette. Mais les enfants se moquent des efforts qu'ils exigent. Il y avait dans mon ravin, beaucoup d'œillets sauvages. Après en avoir arraché trois ou quatre, désireux d'en finir promptement et de remonter, je crie à Paulette :

— Combien en veux-tu ?

— Tous, au moins.

Peste ! mademoiselle, vous ne serez pas commode à satisfaire. Et puis, il ne faut pas barguigner avec elle. Ric, rac : elle tranche de tout avec compétence. N'est-elle pas au courant des dernières prescriptions sociales ? La loi du travail n'a pas de secrets pour elle. Volontiers elle priverait de dessert, et même du repas tout entier, celui qui n'aurait pas travaillé. Cela vous étonne ? Quand vous la connaîtrez, rien ne vous étonnera plus. Elle entre un jour, à Paris, dans mon cabinet de travail. Il est expressément défendu d'entrer dans mon cabinet de travail, mais pour elle rien n'est sacré. Dès qu'elle a pu atteindre le loquet de la porte, elle a pénétré chez moi comme chez elle, avec autorité mais avec gentillesse. Et là voilà qui vient à moi et qui me pose sa petite main sur le front.

— Paulette, ma mie, que me veux-tu ?

— Mais, papa, ton front n'est pas mouillé?

— Pourquoi, diable, mon front serait-il mouillé?

— Tu ne gagnes pas ton pain à la sueur de ton front.

Elle avait lu dans son Histoire Sainte que l'homme est condamné à gagner son pain quotidien, et tout de suite elle m'en faisait l'application.

Sa biographie est déjà si remplie d'événements que, vous le voyez, je ne m'arrête plus. Je crois que cette lumière naissante fera un grand jour.

Mais je m'aperçois que je ne vous ai pas raconté la leçon que j'ai reçue d'elle. Jugez vous-même s'il n'y a pas de quoi être mortifié.

Nous étions à la veille du premier janvier. Sa mère me l'avait confiée pour lui faire prendre l'air.

— Surtout, m'avait-elle recommandé, ne lui achetez rien. C'est le moment des étrennes et les cadeaux pleuvent déjà de tous les côtés.

Et très injustement elle ajouta :

— Vous avez une tendance à la gâter.

Comme si j'avais jamais gâté Paulette!

Nous hésitâmes entre le Jardin des Plantes où il y avait une grande volière et le Jardin d'Acclimatation où l'on donne à manger aux biches dans le creux de la main, et finalement nous allâmes aux Champs-Élysées.

Le froid, qui était vif et sec, animait ses joues. Le teint, c'est quelquefois ce qui lui manque. L'air, précisément, lui en donnait. Elle était particulièrement ravissante. De temps à autre, je la regardais pour voir si elle le demeurait. Je redoutais qu'elle ne changeât à son désavantage. Ce qui est trop beau ne peut pas durer. Mais elle ne changeait pas, et les roses de ses joues m'enchantaient.

Les Champs-Élysées étaient encombrés de petites boutiques bien garnies. Des poupées et des polichinelles, pendus à des ficelles, étaient là pour aguicher les enfants. Comment les enfants auraient-ils résisté à la tentation? Nous autres, est-ce que nous résistons beaucoup? Notre plus grand courage est encore la fuite. Paulette, bien sagement, et plus sérieuse

que je n'aurais cru, me demanda de lui offrir un modeste seau de bois.

— Celui-là ?

— Oui, celui-là.

J'avais désigné le plus simple. Il y en avait d'autres qui étaient pyrogravés et bien plus tentants. J'offris le seau de bois. Après le seau de bois, une pelle la tenta.

— Celle-ci ?

Une pelle quelconque, anonyme, sans le moindre ornement. J'offris la pelle. Qu'est-ce, en effet, qu'un seau, sans une pelle pour le remplir de sable ? Il y a entre ces deux instruments un rapport étroit, un lien nécessaire qu'un papa discerne tout de suite. Puis, ce fut une balle. À vrai dire, la balle ne se rattache à rien. De même que la corde à sauter qui me fut aussi réclamée. J'offris la balle, j'offris la corde à sauter. Mais, j'avais une raison, une raison supérieure, que tous les parents, soucieux de l'éducation de leurs enfants, comprendront : je voulais savoir jusqu'où iraient les appétits de Paulette. Vous conviendrez que c'était là une expérience intéressante. Alors, elle désigna une poupée d'un air tendre et me la montra sans rien dire. Je vis le point d'or qui court dans ses yeux se fixer. Elle souriait, elle était jolie à croquer, elle ne demandait rien. Je vous assure qu'elle ne demandait rien. J'offris la poupée.

Savez-vous comment elle me remercia ? Non, vous ne le devineriez jamais. Les deux mains pleines, elle me considéra gravement et me dit enfin :

— Comme tu es faible, papa !

La seconde, qui s'appelle Marthe, comme la sainte trop décriée de l'Évangile, ne doit pas avoir beaucoup plus de cinq ans. Il n'y a pas si longtemps qu'elle s'agitait dans la maison en répétant, comme un cri de triomphe :

— J'ai mon lustre ! J'ai mon lustre !

On lui avait appris que cinq ans ça faisait un lustre. Elle était ravie d'avoir un lustre. Mais bientôt rassasiée, elle en exigea une autre immédiatement :

— Quand est-ce que j'en aurai deux ? Et quand est-ce que j'en aurai trois ?

Nous nous affligeons des jours qui passent. Elle réclamait cinq ans d'un seul coup. Tant d'ambition lui passera.

La voyez-vous d'ici? Elle est blonde, menue et effilée, un nez qui se retrousse un peu, un air absorbé, et des yeux si étonnés qu'ils créent le monde à chaque regard. Elle croit absolument tout ce qu'on lui raconte. Aucun doute n'est jamais entré dans son esprit. Il ne faut pas la plaisanter, parce qu'elle pleure. Elle est si heureuse de vivre qu'elle a sans cesse de grands désespoirs dont elle ne veut pas être consolée. Pour arrêter le cours de ses larmes, on lui dit que, si elle continue, ses yeux vont fondre comme une bougie qui répand sa cire. Inquiète, elle interroge sa sœur :

— Est-ce qu'ils ont déjà fondu, Paulette?

— Pas encore. Mais ça va commencer.

Les apparences lui suffisent amplement. Elle n'exerce que sur elles sa petite observation. Un jour d'hiver qu'il y avait un épais brouillard, nous vîmes le soleil sans rayons, pareil à un globe rond et rouge.

— Tiens, me dit-elle, la lune qui a pris feu!

Si elle est un peu lacrymale, elle n'est point sentimentale pour autant. Il est imprudent de lui poser cette question :

— Aimes-tu ton père, ma petite?

Parce qu'elle répond tranquillement :

— Pas toujours. On n'aime pas toujours.

Sa sœur aînée, qui a de l'imagination et le sens des chimères, et qui vit volontiers dans le commerce des fées, voudrait l'éblouir par le récit des rêves flatteurs où elle tient rang de princesse et porte de belles toilettes. Mais d'un mot elle l'a clouée :

— Moi, quand je rêve, je rêve que je mange.

Son assiette n'est jamais assez remplie. Quand la portion qu'on lui sert fait un grand tas, elle rit un moment toute seule avant de l'attaquer. C'est un adversaire digne d'elle, auquel il convient d'adresser, avant la lutte qui va s'ouvrir, un hommage d'estime. Une fois, on lui distribua une belle tranche de veau, à quoi sa bonne avait joint, par contrebande, deux ou trois ronds de cornichons dont elle goûte assez la saveur acide. La bouche pleine, elle déclara gravement :

— J'en mangerais bien un tout entier.

— Un cornichon, dis-je, petite sotté?

— Non, un veau.

Peste! mademoiselle, si vous aviez été bergère, vous eussiez dévoré vos troupeaux!

Au retour d'un voyage à Rome, comme je parlais des Catacombes, Paulette envia incontinent le sort d'une sainte Cécile et me déclara qu'elle serait martyre. Marthe se fit expliquer l'un ou l'autre supplice. Celui du feu la mit en joie.:

—C'est bon pour les poulets, assura-t-elle avec conviction.

Le soir, à la campagne, quand nous rentrons de promenade par les petits chemins d'exploitation rurale où l'herbe pousse entre les cailloux, les deux sœurs aiment à chanter des chansons dont elle improvisent au petit bonheur la musique et les paroles. Cela fait une cacophonie redoutable. J'essaie bien de leur imposer des refrains connus, de ces vieux airs populaires qui, d'une enfance, vont se poser sur une autre, sous le même toit, comme ces hirondelles qui, parties avec l'hiver, retrouvent leurs nids au printemps:

Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés...

Ou bien:

Nous étions dix fill's dans un pré,
Toutes les dix à marier...

Ou le Cavalier du Guet ou Gentil Coquelicot:

J'ai descendu dans mon jardin
Pour y cueillir le romarin
J' n'en avais pas cueilli trois brins
Qu'un rossignol vint sur ma main...

Ah! bien oui, elles se rient de mes plaintes et m'assurent qu'il est bien préférable d'improviser. Je crois surtout que c'est plus facile. Elles sont indépendantes, et l'on n'y peut rien. Chacune crie à tue-tête de son côté, et si je veux savoir ce qu'elles chantent, il convient de les écouter séparément. De temps à autre, elles doivent s'interrompre, parce que nous croisons un char de foin qui occupe tout le sentier et même qui déborde jusque sur les haies, où il laisse un peu de sa toi-

son comme une grosse brebis tondue. Cela fera le bonheur des pauvres diables qui n'ont pas de prairies et qui entretiennent une vache ou une chèvre quand même, en comptant sur la Providence et sur l'herbe des mauvais chemins et des bordures. Vite, on gagne un champ voisin où l'on se gare :

— Vous en tenez de la place ! Le foin est beau cette année.

D'autres fois, c'est une commère qui nous accoste, la femme du fermier ou celle du vigneron, ou la jeune fille qui porte le lait à la fruitière, ou celle qui cueille des airelles, des petites fraises des bois et des champignons, parce qu'elle n'aime pas travailler comme tout le monde :

— Ces jeunes, ça pousse rudement vite. D'une saison à l'autre, ça ne se reconnaît plus. Et des cheveux ! C'est tout à elles ?

Par malice, je répons :

— Vous pouvez tirer, pour voir.

Et chacune, à tour de rôle, veut tirer, afin de confesser la vérité. Mais les fillettes se sauvent aussitôt.

Après ces rencontres, je rassemble ma troupe et nous reprenons notre marche cadencée, car les improvisations recommencent. Dans celles de Paulette, je crois démêler des traces romantiques : il y est question de rayons de lune qui glissent sur les champs et d'une princesse brune, au soleil couchant, qui cueille des fleurs de toutes les couleurs. La lune et le soleil font bon ménage, et l'heure demeure incertaine. Mais, dans celles de Marthe, je découvre plus de précision. Inévitablement, il s'agit de nourriture, et cela rime avec confiture. La suite ne rime pas toujours avec exactitude : c'est un défilé bigarré de fruits et de comestibles.

Pendant le chemin se dérobe dans les bruyères et les fougères. Les deux fillettes, d'un même mouvement, s'effacent :

— Passe devant, papa.

— Je veux bien. Pourquoi ?

— Mais c'est à cause des serpents.

Quoi de plus naturel ? Un papa, c'est fait pour passer devant quand il y a du risque. Il ne saurait y avoir la moindre

hésitation sur l'ordre à suivre en pareil cas. Et je passe devant.

Je passerai devant tant que je pourrai. Moi aussi, mes petites, j'ai eu des parents qui me précédaient et, tant qu'ils étaient là, j'étais sûr qu'il ne m'arriverait rien de mal. Voici qu'à votre invitation je les revois devant moi. Ils sont invisibles pour vos regards, non pour les miens. Et, vous ne pouvez pas le savoir, ils me cachent la mort. Tant qu'ils furent vivants, je n'avais jamais pensé que je pourrais mourir. Et, me souvenant de mon enfance comblée, je leur adresse tout bas une prière que vous n'entendrez pas :

— O mon père et ma mère, pour ce bonheur dont je vis encore, pour la paix et la lumière de mes jeunes années, soyez bénis.

La vie recommence, mais derrière moi. Qu'à celles-ci qui me suivent à leur tour, il n'arrive rien de mal tant que je serai là ! Et surtout, mon Dieu, que je passe devant, quand certaine visiteuse s'annoncera !

Je me retourne brusquement :

— Si nous rentrions ? Il est tard.

— Il est tard ? alors rentrons.

Nous arrivons au bout de l'allée, et les voilà qui se lancent au galop vers la maison. Je reste seul, en arrière cette fois, à regarder leur course scandée par leurs cheveux, et il me semble que leurs chansons incomplètes sont restées accrochées aux ronces et aux arbres comme aux buissons le foin des chars trop chargés . . .

La seconde comme l'aînée, entre sans permission dans mon cabinet. Bien mieux, elle s'y installe. Je lui ai demandé si je ne la gênais pas.

— Oh ! pas du tout, m'a-t-elle répondu.

— Parce que, si je te gêne, je pourrais m'en aller.

— Ce n'est pas la peine.

L'ironie n'est pas son affaire. Elle parle sans s'arrêter et ne croit pas qu'on l'entend.

Elle tient des discours avec des personnages dont j'ai fini par connaître les noms : Chérigor, vous n'êtes pas sage. Toupette, vous serez punie.

Elle est sévère, mais elle est juste.

— Qui ça, Chérigor? ai-je demandé un jour avec impertinence.

— Mais le petit garçon donc, celui qui vient d'arriver.

Doutant de moi-même, j'examinai la pièce: il n'y avait que nous deux.

— Et Toupette?

— Oh! Voyons, papa, la petite fille qui récitait sa leçon tout à l'heure.

À la vérité, je n'avais pas entendu cette récitation de la petite fille, pas plus que j'avais vu entrer le petit garçon. Je suis un peu distrait, plus qu'il n'est permis, et je ne sais pas très exactement ce qui se passe dans mon cabinet de travail.

Toupette, Chérigor, présences invisibles que je ne soupçonnais pas et qui tout à coup me tiennent compagnie comme s'ils étaient vraiment là. Prénoms que j'ai commencé de trouver bizarres et qui maintenant me paraissent d'un usage courant. Toupette convient assez à une jeune fille d'aujourd'hui. Un philosophe déclarerait sans nul doute que c'est un dérivatif de *toupet*. Les philosophes ne savent pas comment les mots se créent: il suffit d'un enfant qui cause avec des amis imaginaires. Quant à Chérigor, c'est un peu romanesque, un peu romantique. Cela rappelle les Mille et une Nuits, Aladin et sa lampe, et les bateaux qui partent pour l'Inde et qui vont faire escale à Chandernagor. Mais Chandernagor, est-ce un port? Je le demanderai à la marraine de Chérigor. Elle est beaucoup plus savante que moi, et surtout, quand elle parle, elle est beaucoup moins embarrassée que je ne le suis la plume à la main.

Quant à la troisième, elle est moins haute que l'herbe des prés quand c'est le temps de la fauchaison.

Pour elle, on compte par mois et l'on n'arrive pas jusqu'à vingt. Elle a des yeux couleur d'azur, des cheveux dorés, des joues rouges et un rire énorme. Elle agite ses bras comme des ailes insuffisantes. Quand elle a su embrasser, elle s'est renorgée orgueilleusement, pensant être parvenue au sommet de la science humaine, et n'est-ce pas déjà beaucoup, en effet?

Elle a un cri de guerre qu'elle pousse dès son réveil:

— Apeau.

Vous ne comprenez pas? Il faut donc que je vous en donne la traduction. Apeau, c'est tout simplement son chapeau, qu'elle réclame. Et cela signifie par surcroît :

— Je veux sortir. Je veux sortir immédiatement. Je ne tiens ni à être habillée, ni surtout à être lavée. Tandis que j'ai une envie folle de descendre au jardin. Au jardin, il y a des fleurs, de l'herbe, de la terre, une belle pelouse où je puis tomber sans me faire mal. Allons, allons, dépêchez-vous. Vite, dehors...

Tant de choses en un seul mot? Parfaitement, apeau signifie tout cela. Et il faut lui donner son chapeau. En chemise, elle veut être casquée. On lui ôterait plutôt sa chemise que son chapeau.

Nous lui avons donné un nom doux et chantant, le nom d'une sainte de chez-nous...

HENRY BORDEAUX,

(*Préface de la Nouvelle Croisade des Enfants.*)

LE CORBEAU ET LE RENARD

Maître corbeau, sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage.
Maître renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage:
« Hé! bonjour, monsieur du Corbeau:
Que vous êtes joli! que vous me semblez beau!
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois. »
À ces mots le corbeau ne se sent pas de joie;
Et pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le renard s'en saisit, et dit: « Mon bon monsieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute.

Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute.»
Le corbeau, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

LA FONTAINE (Livre I, fable 2).

LECTURES

1e LA FABLE

La fable est un genre très ancien; on peut dire qu'elle se trouve à l'origine de toutes les littératures. Le premier recueil que nous connaissions vient de l'Inde. En Grèce, le père de la fable est Ésope, esclave phrygien qui vivait au VI^e siècle avant Jésus-Christ. Il récitait des apologues, et peut-être même en écrivait-il. Ses fables ne furent recueillies que deux cents ans après sa mort par Démétrius de Phalère; elles sont en prose et n'ont guère de vie. Le récit ne sert qu'à amener la morale.

Vers le II^e siècle avant Jésus-Christ, les fables d'Ésope furent mises en vers par un Syrien nommé Babrius.

Un affranchi d'Auguste, Phèdre, traduit à son tour en vers latins, les fables ésopiques. La Fontaine admire chez Phèdre « l'élégance et la brièveté ». Cette brièveté pourtant est un peu excessive, et peut-être La Fontaine exprime-t-il sa propre opinion quand il dit: « Phèdre était si succinct qu'aucuns l'en ont blâmé. » Mais nulle part la fable n'eut plus de vogue qu'en France et surtout au moyen âge. Le Roman de Renart n'est guère autre chose qu'une suite de fables; et quant aux Ysopets, ils se réclament par leur titre même, du nom d'Ésope et sont de véritables recueils de fables. La Renaissance cultiva aussi ce genre et la fable, populaire au moyen âge, devint savante au XVI^e siècle.

Le meilleur fabuliste français, ou pour mieux dire, le fabuliste français, c'est La Fontaine. Il a transformé la fable, et nous pourrions nous en convaincre en comparant quelques-uns des apologues qui sont au programme avec les mêmes sujets traités par Ésope ou par Phèdre.

Faguet, dans ses conférences sur La Fontaine, propose de classer ainsi les fables:

1. D'abord les fables qui sont des *Contes*, c'est-à-dire celles où l'homme est seul ou principal personnage, comme

l'Huître et les Plaideurs, le Vieillard et les trois jeunes Hommes;

2. Les fables *zoologiques*, où il n'y a que des animaux, tels *le Renard et la Cigogne, le Lièvre et la Tortue;*

3. Enfin, il y a des fables purement *philosophiques*, par exemple *l'Horoscope, les Lapins.*

Le corbeau et le renard appartient évidemment au second groupe, mais ici les animaux ne sont guère étudiés en eux-mêmes, corbeau et renard ne sont que des déguisements de l'homme; le premier, c'est le vaniteux et le fat, le second, c'est le flatteur habile en ruses de toutes sortes.

2e LA FABLE D'ÉSOPE IMITÉE PAR LA FONTAINE

Un rapprochement entre la fable d'Ésope et l'imitation qu'en a donnée La Fontaine, nous fera saisir le génie dramatique du fabuliste français.

Un corbeau, ayant dérobé de la viande, alla se percher sur un arbre; un renard qui l'avait vu, désirant s'emparer de la viande, se dressa sur ses pattes et lui fit compliment sur sa beauté et sur sa haute taille: il ajouta que plus que tout autre oiseau il méritait d'être roi et que cela ne pourrait manquer d'arriver, s'il avait de la voix. Le corbeau, voulant faire voir au renard qu'il a aussi une belle voix, lâche la viande et pousse de grands cris; l'autre courut vers l'arbre, et s'étant emparé de la viande, il dit: « O corbeau, tu as toutes les qualités; acquiers seulement de l'esprit. »

Cette fable convient bien à l'homme de peu d'esprit.

L'exposition d'Ésope est assez maladroite: Un corbeau, ayant dérobé de la viande, alla se percher sur un arbre. Pourquoi nous avertir qu'il s'agit d'un larcin puisque la fable n'est pas dirigée contre les voleurs? « Un renard qui l'avait vu, désirant s'emparer de la viande, se dressa sur ses pattes »; pourquoi encore nous révéler dès le début l'intention du renard? Au lieu de ces deux phrases assez lourdes, La Fontaine nous présente ses personnages dans quatre petits vers très alertes:

Maitre corbeau, sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage.
Maitre renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage.

Puis immédiatement, au lieu de rappeler en style indirect les paroles de ses héros, comme Ésope: « il lui dit que plus que tout autre oiseau il méritait... que cela ne pourrait manquer d'arriver... », LaFontaine fait parler le renard lui-même qui commence par une exclamation: « Hé! bonjour... » on croirait qu'il est surpris d'apercevoir le corbeau; d'ailleurs, il est au pied de l'arbre, il faut bien parler haut pour attirer l'attention de son interlocuteur. Les paroles qui suivent nous révèlent bientôt les intentions du renard; les flatteries se succèdent en une gradation ascendante qui ne laisse aucune place au doute. Comme les exclamations qu'emploie La Fontaine donnent de la vie à ce petit discours. On n'est pas surpris d'apprendre que le corbeau *ne se sent pas de joie*. Ésope néglige de le noter, et cependant, c'est un sentiment si naturel à la vanité.

Quelle différence encore entre ces deux phrases: « il lâche la viande et pousse de grands cris », et ce vers: « Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie ».

La leçon donnée par le renard d'Ésope est assez malicieuse: « O renard, tu possèdes toutes les qualités, acquiers de l'esprit seulement ». Mais La Fontaine fait parler son renard d'une manière plus ironique encore:

... Mon bon monsieur,
Apprenez que tout flatteur, etc...

Ésope croit nécessaire de nous avertir que cette fable convient aux hommes de peu d'esprit. La Fontaine, lui, nous suppose assez intelligents pour saisir cette vérité par nous-mêmes et se contente de nous montrer « le corbeau, honteux et confus, *jurant*, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus ».

Ce rapprochement entre les deux fables suffit à prouver que La Fontaine avait droit d'écrire:

Mon imitation n'est pas un esclavage
Je ne prends que l'idée, et les tours, et les lois.

« Il prend l'idée, mais, comme dit Taine, il la repense et la développe à sa façon, il la creuse, l'orne, la retravaille complètement. Les *tours*, c'est-à-dire les expressions, les images, il les traduit, les transpose, les adapte. Quant aux *lois*, aux grands principes des Anciens, il les observe. » (de Parvillez et Moncarey.)

QUAND NOUS MARCHIONS AU CATÉCHISME

... Un enfant qui marchait au catéchisme ne devait pas jouer bruyamment, ne devait pas dénicher les oiseaux, ne devait pas tirer la queue des chats, ne devait pas faire de grimaces ! Pensez donc, c'est si laid et si le vent allait revirer... Et ce n'était là que la morale de grand'mère. Mais à celle-là, il fallait ajouter la morale de maman : plus de pieds de nez, plus de chiquenaudes ; on ne pouvait plus même pincer la petite sœur !... Ah ! chère maman et chère grand'maman, vous en êtes-vous assez servi de votre argument suprême pour réprimer nos plus innocentes infâmeries : « Oui, disiez-vous, c'est bien joli pour un enfant qui marche au catéchisme !... » Et chaque fois nous baissions la tête, absolument confus, démolis, et d'un bond nous remontions dans le sentiment de notre dignité.

Du moins, nous pouvions nous reprendre quelque peu à l'église, à l'heure des récréations. Monsieur le Curé, lui, laissait courir les petits garçons ; en somme, il ne leur défendait que d'aller du côté des petites filles. Nous pouvions jouer à la barre, à la pelote, et même aux marbres, surtout à la poignée et à la devinette.

Il faut joindre à ces amusements les distractions du catéchisme, par exemple, les réponses si drôles faites à M. le Curé. Certains soirs nous arrivions en coup de vent : « Maman, grand'maman, eh bien ! vous savez, le petit Jacques Lauzon de la Petite Côte... Imaginez donc qu'il a dit à M. le Curé qu'il y avait trois dieux!!! » Et maman et grand'maman qui se consternaient et qui ajoutaient : « Petit pas fin, c'est sûr, il va se faire renvoyer ! »... Se faire renvoyer, ah ! la voilà bien l'affreuse menace qui nous a tant torturés ! Monsieur le Curé avait le don de la laisser planer sur la tête de tous, même sur la tête des plus forts et des premiers qui prenaient place près de lui au bout du long banc dans le chemin couvert. Se faire renvoyer du catéchisme, nous le savions tous, c'était là le su-

prême déshonneur dont jamais l'on ne pouvait se laver. De mon temps, on parlait encore, dans la paroisse, d'un tel, renvoyé trois fois et qui avait dû, en fin de compte, communier par charité et en grandes culottes, s'il vous plaît.

Abbé LIONEL GROULX.
(*Les Rapailages.*)

LES OBSÈQUES DE LA LIONNE

La femme du lion mourut ;
Aussitôt chacun accourut
Pour s'acquitter envers le prince
De certains compliments de consolation,
Qui sont surcroît d'affliction.
Il fit avertir sa province
Que les obsèques se feraient
Un tel jour, en tel lieu ; ses prévôts y seraient
Pour régler la cérémonie,
Et pour placer la compagnie.
Jugez si chacun s'y trouva.
Le prince aux cris s'abandonna
Et tout son antre en résonna :
Les lions n'ont point d'autre temple.
On entendit, à son exemple,
Rugir en leurs patois messieurs les courtisans.
Je définis la cour un pays où les gens,
Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférents,
Sont ce qu'il plaît au prince, ou, s'ils ne peuvent l'être,
Tâchent au moins de le paraître :
Peuple caméléon, peuple singe du maître ;
On dirait qu'un esprit anime mille corps ;
C'est bien là que les gens sont de simples ressorts.
Pour revenir à notre affaire,
Le cerf ne pleura point. Comment eût-il pu faire ?
Cette mort le vengeait : la reine avait jadis

Étranglé sa femme et son fils.
Bref, il ne pleura point. Un flatteur l'alla dire,
Et soutint qu'il l'avait vu rire,
La colère du roi, comme dit Salomon,
Est terrible, et surtout celle du roi lion ;
Mais ce cerf n'avait pas accoutumé de lire.
Le monarque lui dit : « Chétif hôte des bois,
Tu ris, tu ne suis pas ces gémissantes voix !
Nous n'appliquerons point sur tes membres profanes
Nos sacrés ongles ; venez loups,
Vengez la reine, immolez tous
Ce traître à ses augustes mânes. »
Le cerf reprit alors : « Sire, le temps de pleurs
Est passé ; la douleur est ici superflue.
Votre digne moitié, couchée entre des fleurs,
Tout près d'ici m'est apparue ;
Et je l'ai d'abord reconnue.

« Ami, m'a-t-elle dit, garde que ce convoi,
« Quand je vais chez les dieux, ne t'oblige à des larmes.
« Aux champs élyséens j'ai goûté mille charmes,
« Conversant avec ceux qui sont saints comme moi. »
« Laisse agir quelque temps le désespoir du roi.
« J'y prends plaisir. » À peine on eut ouï la chose,
Qu'on se mit à crier : « Miracle ! Apothéose ! »
Le cerf eut un présent, bien loin d'être puni.
Amusez les rois par des songes,
Flattez-les, payez-les d'agréables mensonges :
Quelque indignation dont leur cœur soit rempli,
Ils goberont l'appât ; vous serez leur ami.

LA FONTAINE (Livre VIII, fable 14.)

LES ROMAINS

De tous les peuples du monde, le plus fier et le plus hardi, mais tout ensemble le plus réglé dans ses conseils, le plus constant dans ses maximes, le plus laborieux, et enfin le plus patient, a été le peuple romain.

De tout cela s'est formée la meilleure milice et la politi-

que la plus prévoyante, la plus ferme et la plus suivie qui fut jamais.

Le fond d'un Romain, pour ainsi parler, était l'amour de sa liberté et de sa patrie : une de ces choses lui faisait aimer l'autre ; car parce qu'il aimait sa liberté, il aimait aussi sa patrie, comme une mère qui le nourrissait dans des sentiments généreux et libres.

La liberté était donc pour les Romains un trésor qu'ils préféraient à toutes les richesses de l'univers. Aussi, la pauvreté n'était pas un mal pour eux ; au contraire, ils la regardaient comme un moyen de garder leur liberté plus entière, n'y ayant rien de plus libre et de plus indépendant qu'un homme qui sait vivre de peu, et qui, sans rien attendre de la protection ou de la libéralité d'autrui, ne fonde sa subsistance que sur son industrie et son travail. Cependant, dans ce grand amour de la pauvreté, les Romains n'épargnaient rien pour la grandeur et pour la beauté de leur ville. Dès leurs commencements, les ouvrages publics furent tels que Rome n'en rougit pas depuis même qu'elle se vit maîtresse du monde. Le Capitole, les principaux temples, les marchés, les bains, les places publiques, les grands chemins, les égoûts même de la ville avaient une magnificence qui paraîtrait incroyable si elle n'était confirmée par les restes que nous en voyons.

Que dirai-je de la pompe de ses triomphes, des cérémonies de la religion, des jeux et des spectacles qu'on donnait au peuple ?

La milice des Romains ne pouvait manquer d'être admirable, puisqu'on y trouvait, avec des courages fermes et des corps vigoureux, une si prompte et si exacte obéissance.

Les lois de cette milice étaient dures, mais nécessaires. Cependant les Romains, s'ils étaient injustes et cruels pour conquérir, gouvernaient avec équité les nations subjuguées. Ils rendaient meilleurs tous les pays qu'ils prenaient, en y faisant fleurir la justice, le commerce, l'agriculture, les arts même et les sciences.

C'est ce qui leur a donné l'empire le plus florissant et le mieux établi, aussi bien que le plus étendu qui fut jamais.

BOSSUET

(Discours sur l'Histoire universelle.)

LECTURE

« *Discours sur l'Histoire Universelle* ».

(Conclusion de tout le discours précédent où l'on montre qu'il faut tout rapporter à une Providence.)

Mais, souvenez-vous, Monseigneur, que ce long enchaînement des causes particulières, qui font et défont les empires, dépend des ordres secrets de la divine Providence. Dieu tient du plus haut des cieux les rênes de tous les royaumes ; il a tous les coeurs en sa main ; tantôt il retient les passions ; tantôt il leur lâche la bride, et par là il remue tout le genre humain. Veut-il faire des conquérants ? Il fait marcher l'épouvante devant eux, et il inspire à eux et à leurs soldats une hardiesse invincible. Veut-il faire des législateurs ? Il leur envoie son esprit de sagesse et de prévoyance ; il leur fait prévenir les maux qui menacent les États, et poser les fondements de la tranquillité publique. Il connaît la sagesse humaine, toujours courte par quelque endroit ; il l'éclaire, il étend ses vues, et puis il l'abandonne à ses ignorances : il l'aveugle, il la précipite, il la confond par elle-même : elle s'enveloppe, elle s'embarasse dans ses propres subtilités, et ses précautions lui sont un piège. Dieu exerce par ce moyen ses redoutables jugements, selon les règles de sa justice, toujours infallible. C'est lui qui prépare les effets dans les causes éloignées, et qui frappe ces grands coups dont le contre-coup porte si bien. Quand il veut lâcher le dernier et renverser les empires, tout est faible et irrégulier dans les conseils. L'Égypte, autrefois si sage, marche enivrée, étourdie et chancelante, parce que le Seigneur a répandu l'esprit de vertige dans ses conseils ; elle ne sait plus ce qu'elle fait, elle est perdue. Mais que les hommes ne s'y trompent pas ; Dieu redresse quand il lui plaît le sens égaré ; et celui qui insultait à l'aveuglement des autres, tombe lui-même dans des ténèbres plus épaisses, sans qu'il faille souvent autre chose pour lui renverser le sens, que ces longues prospérités.

C'est ainsi que Dieu règne sur tous les peuples. Ne parlons plus de hasard ni de fortune ; ou parlons-en seulement comme d'un nom dont nous couvrons notre ignorance. Ce qui est hasard à l'égard de nos conseils incertains est un dessein

concerté dans un conseil plus haut, c'est-à-dire dans ce conseil éternel qui renferme toutes les causes et tous les effets dans un même ordre. De cette sorte tout concourt à la même fin; et c'est faute d'entendre le tout, que nous trouvons du hasard ou de l'irrégularité dans les rencontres particulières.

LE LIÈVRE ET LA TORTUE

Rien ne sert de courir; il faut partir à point.
Le lièvre et la tortue en sont un témoignage.
« Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point
Sitôt que moi ce but. — Sitôt? êtes-vous sage?

Repartit l'animal léger.

Ma commère, il vous faut purger
Avec quatre grains d'ellébore.

— Sage ou non, je parie encore. »

Ainsi fut fait; et de tous deux

On mit près du but les enjeux.

Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire,

Ni de quel juge l'on convint.

Notre lièvre n'avait que quatre pas à faire,
J'entends de ceux qu'il fait lorsque, prêt d'être atteint,
Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux calendes,

Et leur fait arpenter les landes,

Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,

Pour dormir, et pour écouter

D'où vient le vent, il laisse la tortue

Aller son train de sénateur,

Elle part; elle s'évertue;

Elle se hâte avec lenteur.

Lui cependant méprise une telle victoire,

Tient la gageure à peu de gloire,

Croit qu'il y va de son honneur

De partir tard. Il broute, il se repose,

Il s'amuse à toute autre chose

Qu'à la gageure. À la fin, quand il vit

Que l'autre touchait presque au bout de la carrière,

La suite / me / l'aurait.

apostrophe

autre est matière

elle principale. / Le fin des relations / les relate au fond.

effort

metaphore

répétition du sujet.

17 / moule

Le style est - le pittoresque est l'expression la vivante d'un / La peinture rétrospective de quelques vers, les figures de style.

Comparaison

Il partit comme un trait; mais les élans qu'il fit
Furent vains; la tortue arriva la première.

« Hé bien! lui cria-t-elle, avais-je pas raison?

dominant

De quoi vous sert votre vitesse?

épithète ironique

Moi l'emporter! et que serait-ce,

ironie et métaphore

Si vous portiez une maison ? »

LA FONTAINE (Livre I, fable V).

CONSEILS D'UN PÈRE

Quand Ulysse partit pour aller au siège de Troie, il me prit sur ses genoux et entre ses bras, (c'est ainsi qu'on me l'a raconté). Après m'avoir baisé tendrement, il me dit ces paroles, quoique je ne pusse les entendre: « O mon fils, que les dieux me préservent de te revoir jamais, que plutôt le ciseau de la Parque tranche le fil de tes jours lorsqu'il est à peine formé, de même que le moissonneur tranche de sa faux une tendre fleur qui commence à éclore, que mes ennemis te puissent écraser aux yeux de ta mère et aux miens, si tu dois un jour te corrompre et abandonner la vertu! » « O mes amis, continua-t-il, je vous laisse ce fils qui m'est cher; ayez soin de son enfance; si vous m'aimez, éloignez de lui la pernicieuse flatterie; enseignez-lui à se vaincre; qu'il soit comme un jeune arbrisseau qu'on plie pour le redresser. Surtout, n'oubliez rien pour le rendre juste, bienfaisant, sincère et fidèle à garder un secret. Quiconque est capable de mentir est indigne d'être compté au nombre des hommes, et quiconque ne sait pas se taire est indigne de gouverner. »

FÉNELON (Télémaque, III.)

LE LOUP ET LE CHIEN

Un loup n'avait que les os et la peau,

Tant les chiens faisaient bonne garde.

Ce loup rencontre un dogue aussi puissant que beau,
Gras, poli, qui s'était fourvoyé par mégarde.

*Le bonnet de la bête est
la tête principale des
animaux sens.*

L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire loup l'eût fait volontiers;
Mais il fallait livrer bataille,
Et le matin était de taille
À se défendre hardiment.
Le loup donc l'aborde humblement,
Entre en propos, et lui fait compliment
Sur son embonpoint, qu'il admire,
« Il ne tiendra qu'à vous, beau sire,
D'être aussi gras que moi, lui repartit le chien.
Quittez les bois, vous ferez bien :
Vos pareils y sont misérables.
Cancres, hères, et pauvres diables,
Dont la condition est de mourir de faim,
Car quoi? rien d'assuré, point de franche lippée,
Tout à la pointe de l'épée.
Suivez-moi : vous aurez un bien meilleur destin. »
Le loup reprit : « Que me faudra-t-il faire ?
— Presque rien, dit le chien : donner la chasse aux gens
Portants bâtons et mendiants ;
Flatter ceux du logis ; à son maître complaire :
Moyennant quoi votre salaire
Sera force reliefs de toutes les façons,
Os de poulets, os de pigeons,
Sans parler de mainte caresse. »
Le loup déjà se forge une félicité
Qui le fait pleurer de tendresse.
Chemin faisant, il vit le col du chien pelé.
« Qu'est-ce là? lui dit-il.—Rien.—Quoi? rien?—Peu de chose.
— Mais encor ? — Le collier dont je suis attaché
De ce que vous voyez est peut-être la cause.
— Attaché ? dit le loup : vous ne courez donc pas
Où vous voulez ? — Pas toujours ; mais qu'importe ?
— Il importe si bien, que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte,
Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor. »
Cela dit, maître loup s'enfuit, et court encor.

LA CHASSE À L'ÉCUREUIL

Prendre un écureuil en vie n'est pas une petite affaire. Il faut d'abord une gaule; au bout, nouée en collet, une tresse légère et coulante de trois crins de cheval. Quand le petit animal, pour ronger une noisette, se dresse, la queue en panache, sur le bout d'un piquet, vous approchez à pas de loup, retenant votre souffle, jusqu'à portée de gaule... et lentement, avec des précautions infinies, vous passez le nœud coulant au cou du rongeur... Mais il faut avoir l'oeil vif et la main ferme: au moindre coup de vent qui fait voltiger le crin ou dévier la gaule, au bruit le plus léger, à la moindre alerte l'animal fait un bond, et soudain il n'y a plus rien sur le bout de piquet; l'écureuil file sur les pagées de la clôture... Mais c'est si joli de le voir aller qu'on regretterait presque de ne pas l'avoir manqué. Qui n'a pas chassé l'écureuil ne sait pas comme un lacet de crin noir au-dessus d'une petite tête rousse fait palpiter un cœur d'enfant.

ADJUTOR RIVARD, (*Chez nous.*)

L'HUÎTRE ET LES PLAIDEURS

Un jour deux pèlerins, sur le sable rencontrent
Une huître, que le flot y venait d'apporter;
Ils l'avalent des yeux, du doigt ils se la montrent;
À l'égard de la dent, il fallut contester.
L'un se baissait déjà pour amasser la proie;
L'autre le pousse et dit: « Il est bon de savoir
Qui de nous en aura la joie.
Celui qui le premier a pu l'apercevoir
En sera le gobeur; l'autre le verra faire.
— Si par là l'on juge l'affaire,
Reprit son compagnon, j'ai l'œil bon, Dieu merci.
— Je ne l'ai pas mauvais aussi,
Dit l'autre, et je l'ai vue avant vous, sur ma vie.

— Eh bien! vous l'avez vue; et moi je l'ai sentie. »
Pendant tout ce bel incident,
Perrin Dandin arrive: ils le prennent pour juge,
Perrin, fort gravement, ouvre l'huître, et la gruge,
Nos deux messieurs le regardant.
Ce repas fait, il dit d'un ton de président:
« Tenez, la cour vous donne à chacun une écaille
Sans dépens, et qu'en paix chacun chez soi s'en aille. »

Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui;
Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles,
Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui,
Et ne laisse aux plaideurs que le sac et les quilles.

LA FONTAINE (Livre IX, fable 9.)

LETTRE DE LOUIS VEUILLOT

À Mgr Parisis, évêque d'Arras.

Paris, 6 juillet 1855.

Très vénéré seigneur, bon et tendre père,

La seule voix que j'eusse voulu entendre en arrivant ici pour ensevelir ma fille, c'est la vôtre. Je n'ai pas eu la consolation de vous rencontrer. J'aurais voulu pleurer auprès de vous, recevoir votre bénédiction. Je n'avais pas encore lu cette lettre que vous avez daigné m'écrire au premier coup de la mort de Marie. Elle a servi pour les deux blessures.

Monseigneur, tout le monde me plaint; moi, je plains ma sœur. J'ai trop à faire de m'humilier et de me repentir pour me plaindre. Mais j'adore la main divine qui purifie en châ-tiant. Loin de m'abattre, ces coups me relèvent. Oh! que la miséricorde de Dieu est grande! et quelle évidence j'en ai en ce moment! et comme je l'entends! Il faut être à lui, n'être qu'à lui, n'avoir rien, ne rien faire que pour lui.

Il a gardé l'innocence de ces enfants et il leur a donné une sainte mort. Marie, de jour en jour, mûrissait pour le ciel. De vraies et solides vertus croissaient sous les dons rares qui l'ornaient. Elle était pieuse, sincère; elle aimait la justice, elle

savait se contenir et se sacrifier. Elle a expiré les mains jointes, les yeux au ciel, en donnant son cœur au bon Jésus, après avoir demandé à se confesser. Depuis un mois sa tante ne trouvait pas une légère faute à lui reprocher. Je la voyais grandir pour être bientôt mes yeux, ma mémoire et ma main. La petite Gertrude, à six ans, marchait sur ses traces. On lui présentait les plus horribles médecines : elle faisait le signe de la croix et les prenait sans hésiter, sans donner une marque de dégoût. Elle tenait à la main, durant les dernières heures, un petit crucifix, qu'elle baisait souvent d'elle-même. Dans une des dernières convulsions, ce crucifix étant tombé sur son lit, elle se mit à le chercher avec angoisse. Son grand-père lui dit : « Va, mon enfant, tu le verras bientôt ! » Elle le reprit, le baisa, le présenta aux personnes qui l'entouraient, et mourut. Je n'étais pas là. Une sévérité de Dieu m'a éloigné de ce saint spectacle. Je ne l'ai revue que morte. Lorsque je suis revenu en Alsace, l'autre était au cimetière. C'est ainsi qu'Élise les avait élevées, et qu'elle élève les autres. Cœur de mère, douleur de mère. Mon frère n'est ni moins tendre ni moins affligé. Je vois la beauté des affections chrétiennes.

Priez, Monseigneur, afin que je ne perde pas le fruit des grâces que Dieu me fait, afin que j'entre un jour dans la demeure de mes enfants, afin que ma sœur ne soit pas brisée par son courage même.

Votre serviteur reconnaissant et dévoué,

Louis VEUILLOT.

LECTURE

Louis Veillot a été frappé à l'âme par le décès presque subit de ses deux fillettes. Mgr Parisi lui a écrit des sympathies qui l'ont touché. Combien dans les grandes douleurs, les grandes amitiés s'affirment davantage ! Le début de cette lettre en témoigne par l'épanchement d'affection de Louis Veillot envers ce « bon et tendre Père » à qui il s'adresse : « La seule voix que j'eusse voulu entendre en arrivant ici pour ensevelir ma fille, c'est la vôtre », lui mande-t-il. Il déplore n'avoir pas rencontré Monseigneur pour pleurer auprès de lui et recevoir sa bénédiction, puis il remercie de la lettre reçue.

Si la douleur avive les amitiés sincères, c'est qu'elle affine tous les grands sentiments. Chez Louis Veillot, elle devait faire éclater surtout la foi. Et l'on admire, dans cette page de confiance, son attitude devant l'épreuve, la lumineuse force qui se dégage pour lui de ces coups terribles.

Veillot sait le sens chrétien de la souffrance; la purification par le châtement. Et son âme, nouvellement régénérée dans la douleur, adhère davantage au Dieu qu'elle entend dans son avertissement, ses invitations, ses commandements... Elle voit clairement le plan divin dans la destinée humaine: l'unification en Dieu: être à Dieu, être à lui seul, n'agir que pour lui.

En Dieu, il regarde ses enfants gardées dans l'innocence et gratifiées du don d'une sainte mort. La pensée de leurs vertus, de leur pieux trépas domine chez lui la tristesse de la séparation et, aux longues lignes qu'il consacre à parler de ses enfants aimées, aucune plainte ne s'ajoute. Il relate la mort de Gertrude: « Je n'étais pas là! Une sévérité de Dieu m'a éloigné de ce saint spectacle. Je ne l'ai revue que morte. Lorsque je suis revenu en Alsace, l'autre était au cimetière », ajoute-t-il simplement. Ces petites phrases s'échappent comme un soupir du cœur du père au souvenir de son absence à cette mort qu'on lui a détaillée.

Au sentiment de la foi, se joint celui de la gratitude envers sa sœur, la mère de ses enfants. Le dévouement de cette femme a produit le chef-d'œuvre d'une bonne éducation chez les deux petites disparues... il le renouvelle chez les autres enfants. C'est un réconfort pour le pauvre père, comme lui est aussi une consolation, la sympathie de son frère, Eugène... Elles sont belles les affections chrétiennes, conclut Veillot. Ajoutons, poursuivant son idée: « elles sont belles puisqu'elles ont la puissance d'adoucir de si profondes douleurs. »

Un nouveau cri de foi termine la lettre — « Priez, Monseigneur. » — Louis Veillot comprend la nécessité de la prière pour conserver le fruit des grâces qu'il reconnaît avoir reçues et pour remplir sa destinée humaine. Le nom de sa sœur revient encore avec le sentiment qu'elle inspire à l'auteur: « pour elle aussi, il faut prier. »

LE COIN DE FANCHETTE

Le lecteur me pardonnera de me présenter à lui le jour même de ma naissance. Le 30 octobre 1786, dans une maison de la cité de Québec, remplacée maintenant par le palais archi-épiscopal, un petit être bien chétif, mais très vivace, puisqu'il tient aujourd'hui la plume à l'âge de soixante-dix-neuf ans, ouvrait les yeux à la lumière. Après avoir crié jour et nuit pendant trois mois, sans interruption, sous le toit de sa grand' mère maternelle, veuve du chevalier Charles Tarieu de Lanaudière, le petit Philippe Aubert de Gaspé fut transporté à Saint-Jean-Port-Joli, dans une maison d'assez modeste apparence, ayant néanmoins la prétention de remplacer l'ancien et opulent manoir que messieurs les Anglais avaient brûlé en 1759.

Un beau jour, je me trouvai transporté comme par enchantement dans la cité de Québec. Je devais être bien jeune ; car je ne sais pas comment je fis le voyage. Je suis sur la place d'armes et je vois manœuvrer un régiment : celui de Son Altesse Royale, le duc de Kent, père de notre gracieuse souveraine, la reine Victoria. On me montra, sans doute, le Prince ; mais comme je jugeais alors les hommes, comme le font beaucoup d'autres aujourd'hui, sur le plus ou moins de bruit qu'ils font, le gros tambour et surtout le grand nègre, qui agitait deux plats d'acier au-dessus de sa tête en les frappant l'un contre l'autre en cadence, furent les deux seuls acteurs de ce spectacle si nouveau pour moi qui attirèrent toute mon attention et dont je me rappelle aujourd'hui.

Au dire de mes parents, j'étais, comme de droit, un prodige de mémoire, pendant mon enfance. Quant à l'esprit, j'en fais grâce au lecteur. Dès l'âge de six ans, je savais par cœur toutes les fables du bon La Fontaine, je connaissais toutes les villes du monde, la Chine, je crois même, y comprise, et je savais assez de traits d'histoire pour désespérer les pédants les plus ferrés. Lady Simcoe, qui passait pour un bas-bleu, dit un jour à ma mère : De grâce, amenez-moi votre fils, quand vous viendrez prendre le thé ce soir : on me dit que c'est un savant.

On me promenait dans les salons de Québec, comme un petit animal rare. Quel dommage que Barnum ne fût pas alors au monde, il aurait acheté la petite bête à un prix fabuleux. Bref, Pic de la Mirandole, n'était qu'un sot, comparé au fils Philippe de ma mère.

LE VIEILLARD ET LES TROIS JEUNES HOMMES

Un octogénaire plantait.

« Passe encor de bâtir ; mais planter à cet âge ! »
Disaient trois jouvenceaux, enfants du voisinage ;
Assurément il radotait.

« Car, au nom des dieux, je vous prie,
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir ?
Autant qu'un patriarche il vous faudrait vieillir.
À quoi bon charger votre vie
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous ?
Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées :
Quittez le long espoir et les vastes pensées ;
Tout cela ne convient qu'à nous.

— Il ne convient pas à vous-mêmes,

Répartit le vieillard. Tout établissement
Vient tard et dure peu. La main des Parques blêmes
De vos jours et des miens se joue également.
Nos termes sont pareils par leur courte durée.
Qui de nous des clartés de la voûte azurée,
Doit jouir le dernier ? Est-il aucun moment
Qui vous puisse assurer d'un second seulement ?
Mes arrière-neveux me devront cet ombrage :

Eh bien ! défendez-vous au sage

De se donner des soins pour le plaisir d'autrui ?
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui :
J'en puis jouir demain et quelques jours encore ;

Je puis enfin compter l'aurore

Plus d'une fois sur vos tombeaux. »

Le vieillard eut raison : l'un des trois jouvenceaux
Se noya dès le port, allant à l'Amérique.
L'autre, afin de monter aux grandes dignités,

Dans les emplois de Mars servant la République,
Par un coup imprévu vit ses jours emportés.

Le troisième tomba d'un arbre

Que lui-même il voulut enter ;

Et pleurés du vieillard, il grava sur leur marbre

Ce que je viens de raconter.

LA FONTAINE (livre XI, fable 8).

LE VIEUX HANGAR

(Extrait)

Et quand chaque année les absents retournaient à ce foyer, de la colline voisine où ils le pouvaient apercevoir, ils saluaient déjà le vieux logis, et il leur semblait qu'alors celui-ci s'enveloppait, pour les mieux accueillir, d'une atmosphère de joie, que ses fenêtres avaient de bons regards, et qu'il dilatait, jusqu'à la rompre, sa façade vieillie et penchée.

Et eux, en le revoyant, ils se sentaient aussi rajeunis et redevenir enfants. Chaque pierre du chemin, chaque arbre, chaque fleur du jardin, l'herbe verte qui s'allonge en tapis à l'un des bouts de la maison, la barrière qui a fini par rester toujours ouverte à force d'avoir laissé passer, la courte montée bordée de petits érables qui ont toujours mal poussé, et le sable rouge répandu devant la porte, toutes ces choses, banales pour l'étranger leur étaient familières, leur rapportaient des parfums et des parcelles de vie, et les faisaient entrer peu à peu et pénétrer dans les souvenirs qu'évoquait à leur mémoire la seule image du vieux fournil.

LA BÉATITUDE N'EST QU'EN DIEU

Elle est belle notre terre, elle a son bien dans la pureté de ses lignes et de ses formes qu'embellit encore un admirable jeu de lumière et d'ombre.

Elle a son bien notre terre dans les profondeurs qui recèlent des trésors. Au plus bas, les roches primitives, les granits, les amphiboles, les gneiss, formés depuis des millions d'années, carrières inépuisables pour les grands monuments

laurentien et huronien ; plus haut, les terrains primaires dont le carbonifère est le principal avec ses gisements de houille, de tourbe, de lignite, ressources du foyer pauvre, conditions du développement de l'industrie. Plus haut, les terrains jurassiques, avec leurs bancs de craie et de marbre pour la construction de nos temples et de nos maisons.

Il a son bien le large et profond océan, et il nous le fait voir dans la majesté de ses flots, la puissance de ses colères, ses admirables marées et par la bienfaisance de ses émanations qui montent vers les cieux pour aller, portées par les brises, rafraîchir la terre fatiguée.

Il a son bien le nuage formé par l'attraction du soleil sur l'océan.

Elle a son bien la fleur charmante des prairies, des bois et des parterres ; et elle me le montre dans l'originalité de son dessin, la grâce de ses formes, la transparence ou le velouté de sa robe fragile, les nuances délicates de ses couleurs. Elle a son bien l'humble graine où se concentrent les patients efforts de la plante, et si elle prend soin de me le cacher, je le découvre en son germe où j'aperçois des semences de semences, des moissons de moissons, des forêts de forêts.

Il a son bien, le fier animal que j'ai dompté, et il me le montre dans les lignes hardies de son corps, la souplesse et l'impétuosité de ses mouvements, l'ardeur de son courage et la fidélité de ses services. Il a tout son bien, et déjà l'instinct lui permet d'en jouir ; toutefois, sa jouissance, fugitive comme la sensation, ne peut pas s'appeler encore la béatitude.

... Ainsi donc tous ces biens du ciel, de la terre et des vivants, tous ces biens qui rayonnent et resplendissent, tous ces biens dont je vois la beauté manquent de leur couronnement dans les êtres qui les possèdent : la béatitude.

LECTURES

10 LA CHEMISE D'UN HOMME HEUREUX

(Conte arabe)

Il était une fois un fils du grand Haroun-al-Raschid qui n'était pas heureux. Il alla consulter un vieux derviche. Le sage vieillard lui répondit que le bonheur était chose difficile à trouver en ce monde. « Cependant, ajouta-t-il, je connais un moyen infaillible de vous procurer le bonheur. — Quel est-il ?

demanda le prince. — C'est, répondit le derviche, de mettre la chemise d'un homme heureux! »

Là-dessus le prince embrassa le vieillard et s'en fut à la recherche de son talisman. Le voilà parti. Il visite toutes les capitales de la terre. Il essaie des chemises de rois, des chemises d'empereurs, des chemises de princes, des chemises de seigneurs. Peine inutile. Il n'en est pas plus heureux. Il endosse alors des chemises d'artistes, des chemises de guerriers, des chemises de marchands. Pas davantage. Il fit ainsi bien du chemin sans trouver le bonheur. Enfin, désespéré d'avoir essayé tant de chemises, il revenait fort triste, un beau jour, au palais de son père, quand il avisa dans la campagne un brave laboureur, tout joyeux et tout chantant, qui poussait sa charrue. « Voilà pourtant un homme qui possède le bonheur », se dit-il. Es-tu heureux? — Oui! fait l'autre. — Tu ne désires rien? — Non. — Tu ne changerais pas ton sort pour celui d'un roi? — Jamais! — Eh bien, vends-moi ta chemise! — Je n'en ai point! »

Jules Verne.

20 VOYAGE D'UNE FÉE

Je rencontrai l'autre jour une bonne fée qui courait comme une folle malgré son grand âge.

— « Êtes-vous donc si pressée de nous quitter, madame la fée? »

— Ah! ne m'en parlez pas, répondit-elle. Il y a quelques centaines d'années que je n'avais vu votre petit monde, et je n'y comprends plus rien. J'offre la beauté aux jeunes filles, le courage aux jeunes gens, la sagesse aux vieux, la santé aux malades, enfin tout ce qu'une honnête fée peut offrir de bon aux humains, et tous me refusent. « Avez-vous de l'or et de l'argent? disent-ils, nous ne souhaitons pas autre chose », or, je me sauve, car j'ai peur que les roses des buissons ne me demandent des parures de diamants et que les papillons n'aient la prétention de rouler carrosse dans la prairie.

« Non, non, ma bonne dame, s'écrient en chœur les petites roses, qui avaient entendu grogner la fée; nous avons des gouttes de rosée sur nos feuilles.

— Et nous, disent en folâtrant les papillons, nous avons de l'or et de l'argent sur nos ailes.

— Voilà, dit la fée en s'en allant, les seules gens raisonnables que je laisse sur la terre. »

G. Sand.

TABLE DES MATIÈRES

	PAGE
La sainte Vierge (<i>Henri Lasserre</i>)	3
Le corbeau et le renard (<i>La Fontaine</i>)	13
Quand nous marchions au catéchisme (<i>Abbé Lionel Groulx</i>)	17
Les obsèques de la lionne (<i>La Fontaine</i>)	18
Les Romains (<i>Bossuet</i>)	19
Le lièvre et la tortue (<i>La Fontaine</i>)	22
Conseils d'un père (<i>Fénelon</i>)	23
Le loup et le chien (<i>La Fontaine</i>)	23
La chasse à l'écureuil (<i>Adjutor Rivard</i>)	25
L'huître et les plaideurs (<i>La Fontaine</i>)	25
Lettre de Louis Veuillot (<i>Louis Veuillot</i>)	26
Le coin de Fanchette (<i>de Gaspé</i>)	29
Le vieillard et les trois jeunes hommes (<i>La Fontaine</i>)	30
Le vieux hangar (<i>abbé Camille Roy</i>)	31
La béatitude n'est qu'en Dieu (<i>père Monsabré</i>)	31

